

TROISIEME PARTIE

Louis Cyr Champion

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

La force physique chez M. Louis Cyr, a été un héritage de ses parents. — Il a appris au sein de la famille à avoir le culte de la puissance des muscles. — Dans les champs de son père, à l'école de M. Martin, puis plus tard, dans les manufactures de Lowell. — Il devient policier puis hôtelier et remporte le championnat du Canada. — Vie des théâtres et vie des cirques. — La protection de M. Fox. — La manière de charmer les ennuis du métier. — Louis Cyr avec le cirque Ringling. — Incidents de voyage.

CHAPITRE VIII

A travers le Canada et les Etats-Unis. — Suite de mes aventures de voyage. — Mon frère Pierre. — Mes compagnons de course.

Si les quelques années que passa avec moi, mon frère, Pierre, rendent moins fatigantes et moins monotones mes longues pérégrinations à travers l'est et l'ouest américain, à

plus forte raison dois-je mentionner les "saisons" que firent avec mon frère et moi, un groupe de mes compatriotes de la province de Québec.

Je ne fais pas montre d'orgueil en disant que le Cirque Louis Cyr eut une vogue aussi grande que les "shows" américains, dans nos districts ruraux.

J'attribue cette popularité au fait que les journaux, à la suite de mes prouesses en Europe et aux Etats-Unis, m'avaient comblé d'éloges; aussi au fait que mes compagnons de route, musiciens, acrobates et autres, étaient de gais lurons.

La principale attraction du Cirque Louis Cyr, durant la saison de 1901 était la lutte à bras-le-corps entre le fameux Ronaldo, l'hercule allemand et son compatriote Smith.

La plastique irréprochable de Ronaldo et l'agilité étonnante de l'énorme Smith faisaient l'admiration des populations rurales.

Ronaldo et Smith ignoraient le français comme j'ignore le chinois, mais ils étaient si bon gaillards, si peu d'allure fantasque que les "bulles" de village les accueillait toujours avec des poignées de mains.

La réputation de force et de savoir-faire des deux athlètes allemands contribuait peut-être un peu à leur attirer ce respect.

Témoin cet incident qui marqua notre passage dans un village des cantons de l'Est, près de Marbleton.

Le soir, après la représentation, l'auberge du village se remplit de monde venu des rangs avoisinants et chacun conta ses impressions.

Le "bully" de l'endroit, un garçon-forgeron, que quelques lampées de gin avait surchauffé un peu, criait à

tout venant qu'il serait prêt à accepter de coller avec Ronaldo ou Smith.

Un gars des rangs ayant osé lui retorquer qu'il lui faudrait "se lever de bonne heure" pour tomber l'Allemand, le "bully" se choqua et se rua contre celui qui lui avait répliqué.

Les deux adversaires avaient leurs amis avec eux, de sorte qu'en un coup d'oeil l'aubergiste jugea qu'il fallait se préparer à prévenir un désastre.

Le bar où venait d'éclater la querelle était une petite chambre de dix pieds carrés environ, située en dessous d'une chambre où deux de mes musiciens dormaient à ce moment.

— Allez vous battre dehors, ordonna l'hôtelier, j'ai pas envie que vous me brisiez tout ici.

Paf!... Le bully n'avait pas entendu d'être au dehors; déjà son poing de forgeron, poing velu et musclé, s'était abattu sur le nez de son adversaire.

Ce fut le signal de la mêlée. La poignée de buveurs se prirent à bras-le-corps. Les amis donnaient aux amis les coups de poings destinés aux adversaires; on criait, on hurlait.... Debout sur son comptoir, l'aubergiste, une bouteille de porter à la main, se démenait comme un énergumène en menaçant d'assommer quiconque ferait tomber un verre.

Comme pour aggraver la situation, mes deux musiciens qui s'étaient réveillés à ce bruit, jugèrent bon de jeter un peu de froid sur la réunion et, l'un d'eux, saisissant un pot d'eau, en versa le contenu sur la tête de l'assemblée par le grillage du plafond.

Loïn d'éteindre la rage des combattants, le pot d'eau n'avait fait que doubler le péril....

Lorsque tout à coup, Ronaldo, le lutteur redouté, apparut à demi vêtu, faisant ainsi mieux ressortir, la forme musculaire de son corps, dans l'encadrement de la porte.

Ce fut comme l'arrivée du lion au milieu d'un troupeau de chevreaux.

Pendant que quelques-uns restaient figés d'étonnement, d'autres enfilèrent par la porte du dehors et le "bully" suspendait la boucherie pour venir serrer la main à l'athlète allemand.

C'était une manière de capituler sans honte.

— Vous, je ne vous en veux pas, dit le forgeron à Ronaldo. Vous êtes un brave homme. J'vous en veux pas.

— Ouf! Ouf! grogna Ronaldo en le

fixant d'un regard de lion dont on aurait troublé le sommeil.

La buvette se vida, et le "bully", transformé en agneau, s'esquiva avec ses amis en se vantant d'avoir au moins donné le compte à un gars des rangs.

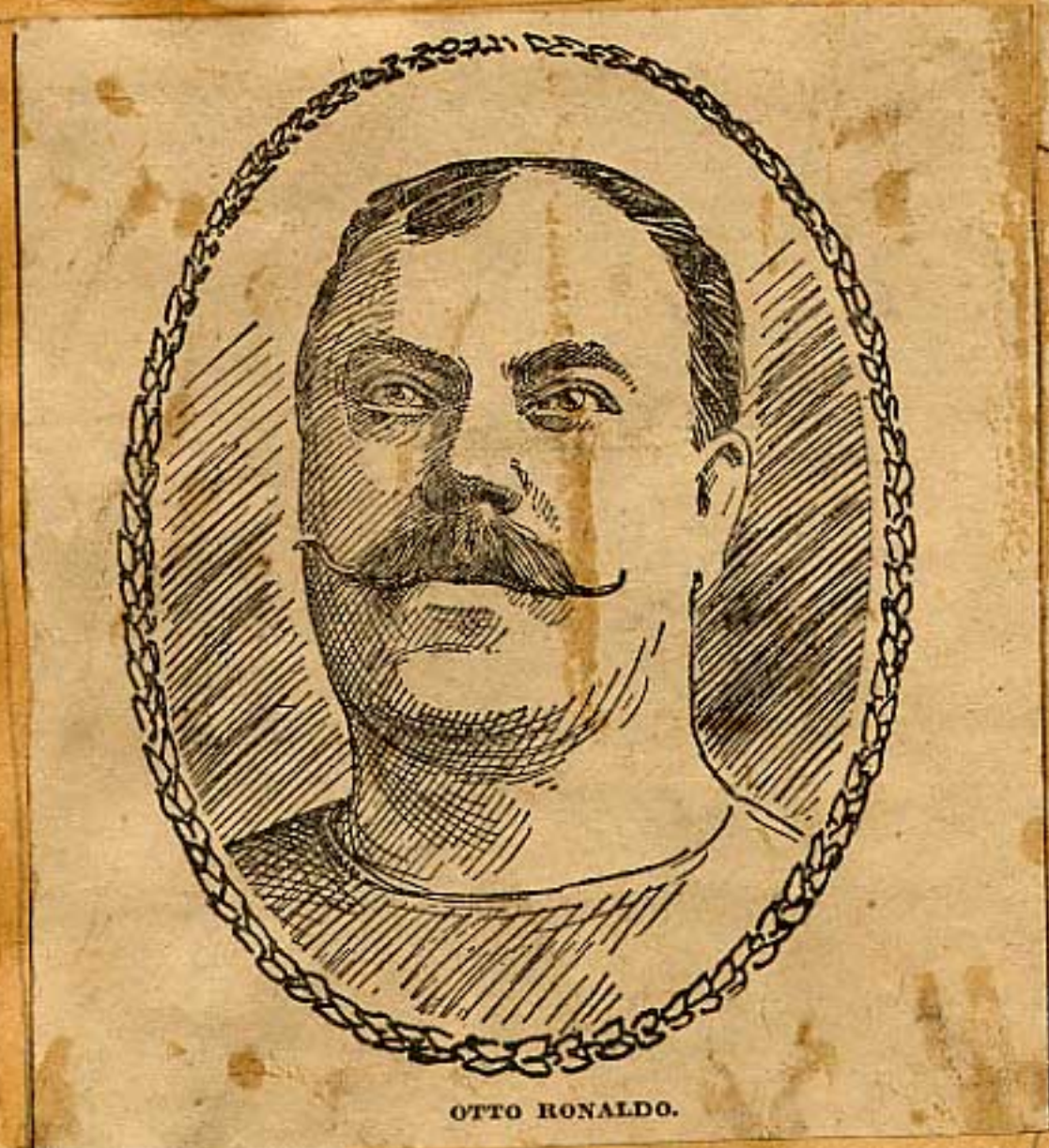
(A suivre samedi prochain.)
Pour copie authentique:

L. Septe-Lefevre

LA PRESSE SAMEDI 19 SEPTEMBRE 1908

Les Mémoires de Louis Cyr

L'Homme le plus Fort du Monde



OTTO RONALDO.

TROISIEME PARTIE

Louis Cyr Champion

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

La force physique chez M. Louis Cyr, a été un héritage de ses parents. — Il a appris au sein de la famille à avoir le culte de la puissance des muscles. — Dans les champs de son père, à l'école de M. Martin, puis plus tard, dans les manufactures de Lowell. — Il devient policier puis hôtelier et remporte le championnat du Canada. — Vie des théâtres et vie des cirques. — La protection de M. Fox. — La manière de charmer les ennuis du métier. — Louis Cyr avec le cirque Ringling. — Incidents de voyage.

CHAPITRE VIII

(Suite)

A travers le Canada et les Etats-Unis. — Suite de mes aventures de voyage. — Mon frère Pierre. — Mes compagnons de course.

Je chercherais en vain parmi mes anciens compagnons de course quel qu'un qui ne fut pas un bon "zig". Bien souvent les musiciens du grand cirque que j'avais organisé, ces années dernières, pour courir les campagnes, me causèrent des soucis plutôt ennuyeux; souvent aussi les autres gars de la troupe trouvaient à renchérir sur les tours pendables à jouer, mais à aucun d'eux je ne saurais garder rancune. C'était chez eux exubérance d'humeur joyeuse, ce que j'appellerai l'"honneur dévergondage" du carabin en vacances. Il y en avait de leurs frasques que je ne pouvais certes approuver, et pour la bonne raison qu'elles me coûtaient parfois la forte somme à payer; mais toujours, au fond, c'était pour eux affaire de se payer la tête de quelque ancêtre.

Un jour, nous arrivâmes dans un village situé non loin de Montréal. Il n'y avait là qu'un seul hôtel, où tous ensemble, moins les préposés aux tentes, nous fâmes nous loger.

Or, moins d'une demi-heure plus tard, musiciens, acrobates et jongleurs se balladaient par la place, fumant des cigares de choix.

On venait m'en offrir, on en offrait à l'hôtelier, à tout le monde.

— "C'est une bande de m'sieurs que vous avez là", me fit remarquer le maître de céans.

Et les cigares succédaient aux cigares: cela en devenait une banalité. On en fuma avant le souper, on en fuma après le souper, avant, pendant et après la représentation. Et toujours quelque'un de mes gars autour de l'hôtelier:

— "Monsieur accepterait-il un bon Havane?"

Deux jours plus tard, toutefois, ce fut bien une autre histoire. Nous venions de blancher nos tentes dans la paroisse de X... à quelque trente milles plus loin lorsqu'un cheval tout blanc d'écume vint s'arrêter à deux pas de moi. Il portait notre hôtelier de l'avant-veille, qui me braqua sous le nez une facture en bonne et due forme: il réclamait le prix de quelques cents cigares. La "présentation"

fut accompagnée d'un discours enflammé, qui se termina par ces mots:

— "Encore, les m... He, s'ils n'étaient pas venus m'en offrir!"

Voici ce qui s'était passé.

Voyant qu'une large porte perçait l'une des murailles de sa cham-

bre, en outre de celle qui lui avait donné l'entrée, un de mes musiciens avait voulu savoir où cela pouvait bien conduire. Il avait poussé et poussé encore, jusqu'à ce qu'enfin il se retrouvât dans l'"autre chambre", qui, par hasard, se trouvait être l'entrepôt de l'établissement.

De là venaient les cigares.

Tous comptes réglés, mon hôtelier finit par rire de l'incident:

— "C'est égal, dit-il, c'est des m'sieurs quant même."

Et en me quittant, il reprit sa ritournelle:

— "Encore, s'ils n'avaient pas voulu m'en faire fumer!"

Une bonne Providence nous a protégés, moi et mes gens, au cours de nos voyages.

L'un des plus graves accidents enregistrés fut bien celui qui subit Arthur St Georges, de Worcester, Etat du Massachusetts.

St Georges jouait du trombone en se promenant à bicyclette sur un fil de fer. Or, à Saint-Hugues, le pauvre diable fit une chute et vint se fracturer une jambe au milieu de l'arène centrale. Ce fut un deuil pour les copains, dont il était un des favoris.

Comme seule mortalité, celle du petit cochon de Jos. Charlebois, rôti viv à Lacolle.

Jos. Charlebois et son cochon: c'était là toute une histoire. Jos. était le bouffon du cirque et avec lui son compagnon à quatre pattes partageait les succès et les applaudissements. Il (Jos.) lui avait appris à s'abreuver au biberon, à exécuter malins tours surprenants, et il (le cochon) suivait Jos. partout comme un chien fidèle.

Charlebois gagnait partout les suffrages des foules qui aiment à rire, jusqu'à ce qu'un beau jour, à Lacol-

le, le feu prit aux tentes servant de vestiaire, aux figurants.

La représentation battait à ce moment son plein, et ce fut la panique au sein de l'assistance. Je parvins heureusement à tout calmer par un speech de circonstance, et, les flammes éteintes, la séance se continua.

Mais quand vint le tour de Charlebois à se montrer en scène il s'avança tout seul: on venait de trouver le cadavre de son petit cochon rôti viv.

Un autre de mes types, c'était bien Joseph Dionne, de Montréal, qui ne

pouvait voir un pont, fut-ce à cent pieds au-dessus de l'eau, sans mettre aussitôt habits bas pour piquer une tête dans le vide.

Dionne a couru tout le monde, étonnant les gens par ses audacieux exploits.

Musiciens et figurants étaient tous de bonne étoffe, mais je ne saurais en dire autant des préposés aux tentes. Comme dans les autres cirques, ceux-là se recrutent un peu partout: rebuts de la société ayant pour seul idéal de se procurer la bouchée de pain à se mettre sous la dent.

Les agneaux parmi eux se faisaient plutôt rares; à la moindre provocation ils eussent versé le sang. Témoin cet incident, à Eastman, dans les cantons de l'Est, où un nègre planta les trois dents de sa fourchette dans le menton d'un de ses camarades de travail, un blanc qui lui avait cherché querelle.

Nous étions sous tente, au repas du midi, et le sang du blessé vint jaillir jusque dans le potage des musiciens assis à une table voisine. Plus tard, la victime se vanta d'avoir puni son agresseur en l'étouffant au point de l'en faire venir blanc lui-même.

C'étaient là toutefois de bien rares accidents, aussitôt suivis d'une punition exemplaire pour les coupables.

J'ai trouvé, dans les cas où des querelles menaçaient de s'élever, que la conciliation valait toutefois bien

mieux que toute mesure sévère de répression.

Il arrivait assez souvent que des gens dont il serait certes difficile d'expliquer la mentalité se plaisaient à couper les cordes attachant les tentes aux piquets. Ceux-là, quand ils étaient pris par mes employés, ne trouvaient guère à souhaiter recommencer l'aventure. Il se présenta des occasions où, de ce côté, de véritables émeutes furent à redouter. Heureusement, avec quelques bonnes paroles, je réussais toujours à rétablir la paix.

Presque partout c'était un accueil chaleureux qui nous attendait, mais dans certaines petites villes aussi, on nous fit plutôt rude la réception. Ainsi, à Valleyfield, un jour, alors que nous donnions une représentation au patinoir Crystal, je dus, pour satisfaire la foule, répéter mon tour de force des chevaux. J'étais malade, je pouvais à peine me tenir sur pieds, mais on s'était juré de me forcer à accomplir cet exploit, que j'avais dû laisser de côté depuis quelques jours, et l'on hurlait:—

"Les chevaux!... Ho! les chevaux!"

Et la masse fit chorus avec les forcenés.

En dépit des protestations de ma femme, je m'exécutai, mais le sang me jaillit du nez et des oreilles. Qu'importe, je tins bon et les deux solides bêtes que l'on m'avait amenées durent repartir fourbues et... vaincues.

Alailleurs, — le dirai-je? — c'étaient certains curés de paroisses qui me faisaient, ou plutôt qui me préparaient la guerre, défendant

aux fidèles, sous menace de peines sévères, d'assister à nos représentations.

Ces vénérables ministres du culte étaient je n'en doute pas, sincères; mais, leur bonne foi avait été surprise par de faux rapports, car de mon côté je soutiendrai que rien absolument, dans les cirques que j'ai dirigés, n'a jamais offensé la morale.

Dans un village situé non loin de Québec, où le prêtre, du haut de la chaire, avait ainsi fulminé contre moi, le maire et les notables de la place furent les seuls, — environ une cinquantaine, — à se présenter à nos tentes. Le spectacle eut lieu quant même, tout comme s'il y eut eu foule nombreuse.

Par contre, dans neuf paroisses sur dix, le curé, les religieux, les élèves des écoles se montraient tout les premiers disposés à venir nous applaudir. Nous arrivait-il de passer par quelque endroit où l'on célébrait une fête religieuse, où se tenait quelque bazar de charité, nous étions, de notre côté, les pre-

miers à prêter gratuitement notre concours. De cet échange de bons procédés, je conserve le plus cher souvenir.

Un des embêtements du métier, c'était la poignée de main à distribuer aux raseurs:

— "Tiens, c'est vous, monsieur Cyr, ... vous ne me reconnaissez donc pas?... Je vous ai rencontré autrefois, à Montréal. Il y a une dizaine d'années de cela, vous savez, hein?"

Et dans tous les villages c'était à recommencer. Chacun voulait m'avoir connu, et n'eut été la présence de ma femme, cette engeance de raseurs eut probablement fini par dire qu'elle avait fait avec moi la vadrouille.

Peut-être était-il un de ces emprésés celui-là à qui arriva, à Bedford, dans les Cantons de l'Est, une mésaventure qui lui coûta la vie.

Nous étions campés non loin du village, sur les bords d'une petite rivière dont les deux rives étaient reliées par une simple passerelle.

Le pauvre diable, arrivant à bicyclette, à l'heure de la représentation, y vint faire sa dernière culbute et se tua du coup.

On ramassa son cadavre au fond du précipice.

(A suivre samedi prochain)
Pour copie authentique.

L. Cyr



Les Mémoires de Louis Cyr
L'Homme le plus fort du Monde



IL BRANDISSAIT LA NOTE DES CIGARES.

TROISIEME PARTIE

Louis Cyr Champion

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

La force physique chez M. Louis Cyr, a été un héritage de ses parents. — Il a appris au sein de la famille à avoir le culte de la puissance des muscles. — Dans les champs de son père, à l'école de M. Martin, puis plus tard, dans les manufactures de Lowell. — Il devient policier puis hôtelier et remporte le championnat du Canada. — Vie des théâtres et vie des cirques. — La protection de M. Fox. — La manière de charmer les ennuis du métier. — Louis Cyr avec le cirque Ringling. — Incidents de voyage.

CHAPITRE IX

Les champions du temps. — M. J. X. Perreault. — Mon voyage en Angleterre. — La traversée.

Voilà que je me trouve menacé de remplacer Tartarin, assistant à ses propres funérailles et "se pleurant lui-même, confondu dans la foule de ses amis".

En effet, depuis que j'ai commencé à raconter les incidents de mon exis-

tence, les lettres pleuvent chez nous, me demandant si "par hasard" je ne serais pas mort. En dépouillant, ce matin, mon courrier, j'ai trouvé une missive d'un bon Irlandais, qui prétend avoir parié que j'étais trépassé depuis un an et demi. Cet individu habite Cohoes, dans l'Etat de New York. Je ne souhaiterais rien mieux que d'être agréable à tous ces gens qui s'intéressent si fort à moi, mais, de grâce, qu'on me parle d'autre chose que de cercueils et de cimetières.

Je trouve ce monde-ci assez bon, pour le moment, et j'entends y demeurer longtemps encore, n'en déplaise aux parleurs, gagnants et perdants.

Pour plus amples informations, s'adresser à mon médecin.

Ces derniers samedis, je vous ai parlé de mes courses par le Canada et les Etats-Unis. Inutile de prolonger plus longtemps notre entretien à ce sujet : les incidents pourraient s'y multiplier, il est vrai, mais peut-être

se ressembler tous. J'en viendrai donc au voyage qui a été pour ainsi dire le grand événement de ma vie : celui que j'ai fait en Angleterre.

Ici encore, c'est le nom de Richard K. Fox, le célèbre sportsman américain, propriétaire de la "Police Gazette" de New York, que j'ai le plaisir de rappeler, car n'eût été sa protection, je ne me serais jamais rendu de l'autre côté de l'Atlantique pour lancer des défis aux champions de l'Europe.

Ce sont ses écus, — et il y allait sans compter, — qui m'ont appuyé là-bas, et le prestige de son nom a encore ajouté à la popularité du mien.

Dès ma première visite aux bureaux de M. Fox, il m'arriva de tous côtés, d'Angleterre surtout, des offres alléchantes d'engagement. Londres, en 1890 et en 1891, était devenue le rendez-vous des Samsons de tous les pays. Ajax était au théâtre Hammersmith; Sandow, au Tivoli; les frères McCann, au Trocadero; Dan Sullivan et C. A. Samson, à l'Aquarium; Milo, à l'Alhambra; Schmidt, au "South London Crystal Palace". Quant au professeur Attila, il avait sa salle à lui. Apollo et Romulus ne vinrent que plus tard chercher à épater les Londoniens.

Tous ces gens-là se chamaillaient, ergotaient dans les journaux, se lançaient défi sur défi, sans jamais se rencontrer. Chacun d'eux voulait être le seul vrai champion du monde. Toutefois, le plus bel athlète de tous, c'était bien Sandow. Sa renommée avait traversé les mers, on en faisait un héros. Je n'irai pas jusqu'à dire que ses lauriers m'empêchaient de dormir, mais j'avouerai que c'était lui surtout que je brûlais de rencontrer, et j'y allais avec une confiance plutôt ferme dans mes forces, car à la veille même de mon départ pour l'autre côté, le fameux Cyclops m'avait glissé à l'oreille: "Ne crains rien, j'en arrive et je les connais; il n'y en a pas un seul pour te faire face."

Déjà, pendant la dernière exposition de Montréal, alors que je retenais quatre chevaux, au parc Sohmer, M. J. X. Perreault, le grand patriote, aujourd'hui dans la tombe, m'avait engagé à faire la traversée avec lui, me promettant mer et monde. Il insista tant et si bien, qu'en fin de compte, ce fut lui qui me décida, et quand vint l'heure du départ, je l'avais pour mon gérant.

Toutefois, le premier Anglais qui me parla d'engagement fut un agent de théâtres du nom de Ware. Il m'offrait \$300 par semaine, pendant vingt-huit semaines. Je préférai toutefois débiter dans cette voie avec Muldoon et Kilrain, à qui Richard K. Fox m'avait recommandé. Ils ne me donnaient, eux, que \$100 par semaine. C'était, dans mon cas, la vieille histoire qui se répétait: celle de ce personnage qui refusait une situation de \$2 par jour pour en accepter une de \$1. Affaire d'avoir moins d'argent à perdre, advint un accident.

Malheureusement pour moi, j'avais déjà signé des conditions avec le nommé Ware, lorsque je partis en tournée avec Muldoon et Kilrain, ce qui plus tard eut pour effet de me



J. X. PERRAULT

créer, en Angleterre, quelques difficultés.

Ce fut en octobre 1891, que je partis pour mon grand voyage. C'était au lendemain de ma rencontre avec Cyclops, dont nous reparlerons plus

tard, M. J. X. Perreault était déjà de l'autre côté.

Mon frère Pierre m'accompagna jusqu'à Québec. Si j'eusse alors cru aux augures, j'aurais certes rebroussé chemin dans la vieille capitale même. Pierre et moi y fûmes les héros d'un naufrage.

"Tiens", dis-je à mon frère, en apercevant une calèche, "si nous montions là-dedans: pour moi, ce serait la première fois."

L'instant d'après, nous nous pavâmes dans un de ces véhicules "nationaux" des Québécois, nous dirigeant vers la salle Jacques-Cartier. Notre automédon était éméché, nous ne nous en étions pas aperçus. A un certain endroit, il s'en alla lancer sa calèche en plein milieu d'un fossé ouvert par les employés de la compa-

gnie du gaz. Le contrecoup fut si violent que je fus projeté en l'air, pour aller retomber dans la boue, à "quatre pattes", à dix pieds en avant.

"Excusez-moi, M'sien", bafouilla le cocher. C'est tout ce qu'il pouvait dire, le gremlin était ivre comme une bourrique. Le long de la route, il avait encore absorbé maintes gorgées d'une bouteille enfouie dans ses goussets.

Je le plantai là en pleins champs sans même lui offrir un sou; j'eusse plutôt été disposé à l'écharper.

Le lendemain, adieux à mon frère et part pour le golfe et la mer. Nous étions, à bord, un grand nombre de Canadiens-français: M. l'avocat Grouard, monté depuis sur le banc; M. le juge Climon, qui s'en allait en voyage de noces; MM. les abbés Cinq-Mars, de Portneuf, et Du Fresne, curé de Windsor Mills. Il y avait aussi un autre prêtre qui, pour ainsi dire, allait se vouer au martyre: je veux parler de M. l'abbé Angers, en route pour les îles Sandwich, où il devait sacrifier sa vie au oin des lépreux.

Nos relations, tout le long du voyage, furent des plus cordiales; nous formions une petite famille à nous, et d'autant plus unie que furent plus terribles les dangers cou-

rus en route. En pleine mer, en effet, une tempête affreuse nous assaillit. Elle dura trois jours et trois nuits. On eût dit qu'un Génie du mal avait concentré là toutes ses fureurs. Nous en vîmes à croire notre dernière venue: notre sacrifice était fait. Les hélices se brisèrent et une vague énorme emporta à la mer le capitaine et des matelots. Pendant soixante-douze heures les flots ballottèrent ainsi notre navire désarmé, privé même de boussoles.

Nous arrivâmes de l'autre côté trois jours en retard. On nous croyait perdus. Lorsqu'en nous fûmes signalés, on vint nous prendre à la remorque, et alors seulement nous pûmes considérer tout danger comme passé.

Jamais on ne pourrait voir de plus près la mort. Pour moi, qui avais eu tout le temps le mal de mer, j'ai conçu avec quelle joie je m'enfin le pied sur le sol britannique, où m'attendaient bien des surprises.

A suivre samedi prochain.

(Pour copie authentique)

L. J. Perreault